

6. *In fine*

Violaine Forest

Numéro 809, juillet–août 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Forest, V. (2020). 6. *In fine*. *Relations*, (809), 42–43.

6. *In fine*

Texte: **Violaine Forest**

Photo: **Benoit Aquin**

Cousu, décousu, le cuir, la pierre à tailler le vent, c'est tout ce qui arrive, jusqu'ici ; elle n'avait pas compris.

Un chien tourne autour du puits, s'enroule en sens contraire. Elle ne comprend pas qu'il soit si maigre, qu'il ressemble au cordonnier du village, ce chien barbu aux flancs creux. Il hésite, revient sur ses pas, recommence.

Un craquement chante quand elle se déplace légèrement vers la droite ; elle ne se berce pas, elle n'ose pas ; elle perce l'étoffe avec une aiguille cassée, doit trouver le bon endroit pour que ça passe, pour que cela n'arrive pas déchiré au bout de la nuit.

Sa tasse est pleine, elle boit cette eau métallique, ersatz de thé précieux, les parfums d'humus et de feuilles éclatent sur sa langue.

Une porte vient de s'élever au-dessus de la grange ; ce qui étonne n'est ni la porte arrachée, ni la grange qui vibre de mille chevaux prêts à traverser la plaine, non ; c'est qu'elle reste suspendue là, entre deux continents, deux forces contraires, ne pouvant s'échapper.

La pluie s'est mise de la partie en rangs serrés, elle martèle le sol, devenu boue. Si au moins il y avait du grain dans les champs, une terre à nourrir ; mais ce n'est que poussière qui s'abreuve, c'est aux morts qu'on donne à boire. Bouches ouvertes.

Ils sont alignés là, même désolation d'un village à l'autre, hommes et enfants mélangés, au-delà des frontières. Puis, ce sont les militaires, face contre sol, un orifice dans le crâne pour laisser passer les esprits. C'est de cette étrange posture qu'ils nous observent. Le soir, on les voit assis à côté de l'âtre se tapant sur les cuisses, riant d'une bonne blague, ou suppliant de voir leurs enfants dans leur lit. Mais nous avons beau leur dire que leurs enfants aussi sont partis, ils ne peuvent y croire et restent à genoux.

Les chiens les évitent en passant, craignant un coup de pied, mais de bottes, ils n'ont plus, ils les ont mangées ; certains portent encore leurs vêtements d'automne alors que nous les cherchions au printemps, allez comprendre. De tous les hommes que nous connaissions, dix sont revenus, leurs yeux pourpres, creusés, des plis énormes traversant leur visage, leurs mains calleuses d'avoir trop creusé. On dirait des vieillards ayant perdu la vue. Ils se cachent en plein jour, ne reconnaissent plus leurs voisins. Ils ne sauraient dire, se trompent de porte, s'installent bien comme ils veulent. Que peut-on y faire ? Le puits, lui non plus, n'a que faire désormais de cette eau qui arrive trop tard.

Ce qui rampe maintenant, ce n'est pas le bétail, ce sont des hommes, trop fatigués pour se rendre au puits, des femmes exténuées d'apporter des cailloux pour que leurs enfants ne les voient pas rentrer les mains vides. Certaines portent des pierres au lieu de leurs petits, pour continuer à marcher, pour continuer à vivre ; nous les aidons. La pluie est un outrage venu du ciel pour qui a tant eu soif ; que faire de ces eaux ?

Nous laverons les os, les outils et les draps. Nous ferons un mausolée de ce qui tient debout, nous y mettrons le feu quand cela cessera, car il faudra bien que ça cesse un jour. Nous sommes douze ou treize, nous étions quatre-vingts.

La plus jeune a huit ans ; ses yeux encore fermés, elle appelle son frère ; ses parents sont partis les premiers, la nuit était si froide qu'elle s'était emmurée dans le lit de son frère, le chat à ses pieds n'a pas bougé ; elle s'était tant enroulée dans la couverture multicolore que ni ses cheveux roux, ni sa chemise n'étaient visibles. Les baïonnettes passées à deux doigts de ses nattes, elle était restée figée dans l'autre monde, sa couette enroulée autour de son pouce.

Le premier soldat qui l'a trouvée lui a donné du lait, le second du schnaps, le troisième un bout de pain et un oignon. Elle a arrêté de compter. Les paupières closes, elle se berce légèrement, on dirait qu'elle chante mais c'est un gémissement qui dans sa bouche paraît venu du ciel. Chaque jour nous allons au chemin et guettons pour elle les petits éclopés qui rentrent, mais ils ne rentrent pas. Nous avons vu les carrioles pleines, les monceaux de corps. Les poupées, les chemises de nuit, brodées par nos grand-mères, dépassaient des valises des soldats. Mais chaque jour nous allons au chemin, nous y mettons du temps.

Aujourd'hui nous allons y retourner, pour voir ! Elle garde les yeux fermés, comme un signal, se tourne vers le mur. Elle n'a jamais reparlé, mais dit des choses, je veux dire que ces sons, nous les comprenons ! Ils déchirent nos ventres, nous chavirent l'âme. Nous voudrions mourir ; mais nous devons rester, nous sommes douze, nous étions quatre-vingts. Demain, si la pluie cesse, nous allumerons un grand brasier et nous raconterons quelque chose sur le feu à ceux qui reviendront !

Les hommes n'approchent plus, la honte est si grande qu'ils seront pendus avant le printemps. Nous ne le disons pas, détournons nos regards, chaque fois que cela est possible, certains parlent de médailles. On les entend fouiller, remuer mer et monde pour trouver des trésors. Ils ont tant creusé qu'ils ne peuvent plus arrêter, on dirait des taupes avec des lunettes cassées ; jour et nuit, on les entend gratter. Le son se répand dans les entre-toits, comme si des rats maintenant occupaient nos demeures.

Nous préférons dormir seules dans la dernière grange, nous avons dressé un autel et nous brûlons des cierges que nous fabriquons à la mémoire de nos pères et de nos mères, à la mémoire de nos enfants, à la mémoire de nos maris. Nous n'avons plus peur du feu.

Nous construisons des brouettes pour transporter ce qui reste dans la baie, nous atteindrons les côtes, rien ne nous résistera, nos cœurs sont des pierres glissantes traversant les marais, nous les enfouissons en nos ventres, les dissimulons en marchant, l'une contre l'autre en rangs serrés, on nous croirait des milliers, nous sommes douze, désormais, nous étions quatre-vingts. 



Plumaison, série La chasse, 2002